

La crise contemporaine de la sexualité



Dominique Folscheid

Professeur de philosophie

Dominique Folscheid se livre, dans cet entretien, à une brillante réflexion sur les causes et les conséquences de l'omniprésence du sexe dans le monde d'aujourd'hui. Il en ressort des points de vue originaux, par exemple sur la relation entre le sexe et la vie sexuelle, ou entre le sexe, l'érotisme et l'amour.



Claude Tapia

Professeur émérite de psychologie sociale à l'université de Tours

Claude Tapia : Le projet de votre ouvrage (2002) est vaste et complexe. On peut d'abord l'appréhender comme encyclopédie des connaissances actuelles en matière de sexualité, d'érotisme, de pornographie, tout autant qu'un répertoire des lieux ou territoires d'expérimentation de pratiques sexuelles nouvelles ou d'instruments ou moyens nouveaux d'accéder à la jouissance. On peut aussi l'aborder comme un réquisitoire contre une évolution sociale, culturelle, psychologique, affectant les mentalités et les comportements de l'homme occidental contemporain, une évolution minant les fondements traditionnels des relations interpersonnelles ou interhumaines. Enfin, on peut y lire, en filigrane, un plaidoyer pour une

conception des relations et de la sexualité préservant les chances de l'amour et du bonheur.

Dominique Folscheid : Je pourrais vous répondre par une pirouette en disant que l'axe ou le centre de gravité de mon analyse du sexe est tout simplement le sexe.

L'image de l'axe pour commencer : elle évoque le moyeu de la roue où s'embranchent les rayons qui maintiennent la jante pour faire rouler l'ensemble. Le sexe est alors comparable à un axe qui rayonne de tous côtés pour capter, teinter, remodeler et entraîner à sa suite toute une série de choses qui, dans notre passé ou dans d'autres sociétés, peuvent n'avoir que peu ou pas de rapport avec le sexe.

L'image du centre de gravité ensuite : comparé à un atome, le sexe en formerait le noyau, constitué des éléments les plus lourds, noyau autour duquel gravitent les électrons. Comparé à notre système solaire, le sexe serait le soleil, l'astre le plus « grave », donc celui qui régit la ronde des planètes. Raison pour laquelle tant de gens ne parviennent pas à regarder le sexe en face et se contentent de remarquer ses reflets épars dans les registres les plus divers.

Or, cette influence du sexe se retrouve aujourd'hui partout, bien au-delà des comportements sexuels auxquels tant d'observateurs, qui se croient objectifs et scientifiques, pensent pouvoir le réduire. On trouve, en effet, le sexe dans le langage

qui le concerne, dans nos manières de l'évaluer, dans la mode vestimentaire devenue « sexy », dans les médias les plus variés (magazines, publicité, télé-réalité, cinéma, vidéo, etc.), dans la musique pop, dans les sites de rencontre sur Internet, dans l'hygiénisme (le « safe sex »), dans la chirurgie (remodelage des corps). Plus profondément, on le retrouve dans notre rapport au corps, notre imaginaire, nos fantasmes, nos obsessions, nos angoisses, nos visées existentielles. Il figure également en bonne place dans l'économie, car il y a un marché mondial du sexe, ce qu'on appelle l'« or rose », débordant de toutes parts la bonne vieille prostitution.

Mon objectif, c'est le dévoilement et l'exposition du sexe comme système, en parlant de ses diverses manifestations pour arriver à son centre actif. Mais, comme c'est un système sans sujet qui se présente de manière diffuse et éclatée, il est impossible de dire d'emblée ce qu'est le sexe.

Bref, il n'y a rien de plus immédiatement identifiable que le sexe, alors qu'on a le plus grand mal à dire ce qu'il est. En témoignent spontanément ceux qui sont pris la main dans le sac de l'infidélité conjugale, comme ceux qui refusent qu'une rencontre occasionnelle implique le moindre engagement, déclarant tous : « Ce n'est que du sexe. » Ils savent bien ce qu'il est, mais commencent par l'isoler de ce qu'il n'est pas. C'est le problème que j'ai tenté de résoudre : comment dire ce qu'est le sexe, alors qu'il n'est ce qu'il est qu'en étant ce qu'il n'est pas ? Sa positivité naît donc de la privation, laquelle disparaît ensuite dans l'oubli, comme le prouve l'omniprésence du sexe dans notre monde actuel.

C'est cet envahissement qui vous fait penser que mon livre ressemble à une « encyclopédie » du sexe. Je veux bien accepter ce terme, mais uniquement en son sens hégélien : celui de système organisé, articulé et clos, pas au sens d'une juxtaposition de monographies.

C. T. : Si l'on rapprochait votre ouvrage de celui plus récent de l'historien Alain Corbin (2008) dont le sous-titre définit parfaitement l'objectif, « la manière de jouir, du siècle des Lumières à l'avènement de la sexologie », on trouverait bien des points communs, notamment l'utilisation de l'abondante littérature à caractère licencieux ou pornographique, illustrant le dévergondage des mœurs, les délires érotiques ou érotomaniaques de l'époque et la diversité des pratiques sexuelles perverses ou subversives. Sauf, peut-être, que la médecine et la théologie,

bénéficiant aux XVIII^e et XIX^e siècles d'une influence plus grande et d'un accès plus aisé aux confidences des citoyens, ont contribué plus largement qu'aujourd'hui – souvent sous couvert de pédagogie et d'incitation au bon usage du sexe – à l'éclairage des besoins, des aspirations, des comportements collectifs. Bien que votre champ d'exploration déborde la littérature (romans, essais, autobiographies) pour inclure les productions cinématographiques ou théâtrales, les journaux de mode, les témoignages, les diaporamas circulant sur le Net, les révélations sur les « innovations du sexe » (titre de l'un de vos chapitres) restent, somme toute, limitées. Globalement, si on laisse de côté l'aspect quantitatif du phénomène, on n'a pas le sentiment, à vous lire, que la quête des plaisirs, la mise en œuvre de techniques ou de moyens propres à stimuler ou à accroître la jouissance sexuelle... ont structurellement et qualitativement changé. On pourrait soutenir que ce serait plutôt des variables extérieures à l'histoire et à la dynamique propre de la sexualité qui affectent celle-ci ; variables sociologiques, anthropologiques ou psychosociologiques (Haroche, 2008).

C'est en cela, peut-être, que je serais tenté de voir dans votre essai, au-delà de l'observation et de l'inventaire des pratiques sexuelles et autres comportements connexes, une fenêtre sur le reconditionnement de l'homme contemporain et sur la mutation des structures sociales globales.

D. F. : Cette question met le doigt sur ce qu'il y a de plus troublant dans cette affaire : le paradoxe du nouveau et de l'ancien en matière de sexualité. La réponse la plus vraie et la plus creuse à la fois est qu'en matière d'humanité, tout est toujours pareil et tout est toujours nouveau. Les hommes d'aujourd'hui ont la même configuration anatomique, les mêmes organes sexuels, les mêmes pulsions érotiques que nos ancêtres les plus éloignés. Même si on laisse de côté la procréation, qui est un souci majeur dans la plupart des sociétés, on ne risque pas de se tromper en affirmant que la recherche du coït par pur plaisir sont de tous les temps, comme le sont aussi le viol et la prostitution.

Pour autant, je n'en tire pas du tout la conviction que la sexualité humaine se réduit à ses déterminations naturelles, donc étrangères à l'histoire. Je n'utilise pas non plus les facilités qu'offrent les tenants du « tout culturel » (du type : « on ne naît pas femme ou homosexuel, on le devient »), ce qui permet de miser à fond sur le caractère évolutif et changeant des cultures. Car, en tant que philosophe, je

réfuse résolument cette « anthropologie du centaure » qui fait de l'homme une addition de nature et de culture, d'inné et d'acquis, le biologisme privilégiant le premier côté et le sociologisme le second. Je défends au contraire une « anthropologie de la médiation », où le corps organique de l'homme (*Körper* en allemand) se fait corps investi, corps-propre ou chair (*Leib* en allemand) par la médiation de toute une série d'instances combinées. C'est à ce niveau-là que l'on va trouver de quoi expliquer les manières d'être, les tonalités et les couleurs variées qui font que la sexualité humaine appartient aussi à l'histoire. Parmi ces facteurs susceptibles d'introduire des différences, je citerai en vrac la langue, les us et coutumes, les représentations, les mythes, la littérature, la religion, les médias, l'esprit des lieux et du temps.

Mais, puisque vous évoquez justement l'histoire, je vous répondrai sur l'histoire. Or, celle dont vous me parlez est l'histoire des historiens, tout particulièrement celle des Lumières, qui suggère que le sexe n'est pas si innovant que je le prétends. Et le fait est qu'en ce qui concerne la littérature, les délires érotiques, le dévergondage des mœurs et les pratiques perverses, tout est déjà là, bien en place. J'ai moi-même abondé en ce sens dans mon livre, en accordant une grande importance à des auteurs du XVIII^e siècle comme Julien Offray de La Mettrie et surtout le Marquis de Sade. On pourrait même dire que le tableau actuel du sexe reste encore bien pâlot par rapport à ce que Sade nous propose, et que la théorisation de la partouze populaire que nous offre Charles Fourier dépasse également ce qui s'en dit aujourd'hui. Mais j'irais plus loin : on peut estimer que l'on trouve déjà tout dans *L'Art d'aimer* d'Ovide, pour ne citer que lui. Quant à la description des « positions », on ne voit pas quel magazine érotique d'aujourd'hui pourrait rivaliser avec le *Kama Sutra*.

On a besoin des historiens pour s'informer du passé, mais ce n'est pas à eux qu'il faut s'adresser pour saisir le présent tel qu'il se vit. Les experts du présent, ce sont les sociologues, les psychanalystes, les psychologues, les sexologues, de même que les moralistes et les essayistes. Mais ils ne suffisent pas non plus, parce qu'ils ont tous leur optique spécifique, tous leur grille d'interprétation, donc tous des œillères. J'ai dû aller plus loin, fouiller la littérature intercalaire, les magazines, le cinéma, la publicité, la mode, etc., et, bien entendu, le langage, l'homme étant un « parlêtre », comme dit Jacques Lacan.

C'est à ce niveau philosophique que l'on peut commencer à voir ce qu'il y a de nouveau dans le sexe. Le plus facile à repérer est sa sortie de la marginalité pour s'étaler en pleine page. Ce qui était réservé à des marginaux, à des utopistes, à des aristocrates libertins ou à de dangereux pervers est désormais offert à tous. Comme le dit Michel Houellebecq, le sexe est devenu social-démocrate. À cette banalisation est associée la modification, voire le renversement des jugements de valeur : on se situait auparavant dans le registre de la transgression, on est aujourd'hui dans celui de la normalité et même de la normativité. Le parfum de transgression demeure, mais la transgression est elle-même à transgresser. Un exemple : la virginité, qui faisait l'honneur des filles, fait aujourd'hui leur honte. Les types humains qui nous servent de modèles d'identification ont également changé : nos héros ne sont plus des sages, des saints ou des athlètes de la vertu, mais ces figures médiatiques « peopolisées » qui ressemblent aux dieux lubriques et vénaux de l'antiquité grecque. D'où ce culte des « idoles » qui fait aujourd'hui des ravages. Et tout cet ensemble se trouve enfourné, transgressions comprises, dans un mouvement général de neutralisation morale.

Je ne veux surtout pas dire par là que notre époque se caractérise par la débauche généralisée. Il se pourrait même qu'elle soit nettement moins dévergondée que d'autres. Pour comprendre l'originalité du sexe, il faut se débarrasser de la confusion que commettent tant d'observateurs et tant d'auteurs depuis les rapports Kinsey : la confusion entre « le sexe » et la vie sexuelle. Or, nous sommes tous immergés, aujourd'hui, dans « le sexe » sans qu'il y ait une connexion automatique avec la vie sexuelle. On peut même avoir une vie de sexe et pas du tout de vie sexuelle ! À la limite, c'est ce qui peut arriver à des gens que le sexy de la rue, les magazines, les films et les vidéos pornographiques font vivre dans un bain de sexe alors qu'ils n'ont aucune vie sexuelle, seulement des fantasmes (cultivés ou refoulés). À la limite aussi, mais en sens contraire, on peut avoir des jeunes filles qui accumulent les actes sexuels sans entrer pour autant dans le monde du sexe, parce qu'elles croient que chaque rencontre est l'amour de leur vie.

Mon approche était doublement phénoménologique : observer le sexe tel qu'il se donne à travers ses multiples modes d'expression, mais aussi observer notre monde tel qu'il apparaît dans l'optique du sexe. C'est Emmanuel Levinas qui m'a suggéré cette idée en affirmant que l'éthique

était une optique. Eh bien, « le sexe » aussi est une optique ! Il nous sert de grille d'appréhension du monde et des autres. Nous l'avons dans les yeux, la tête et les tripes. Il modèle tout selon ses exigences et ses catégories propres. D'où le privilège que j'ai accordé au langage du sexe, que j'ai nommé « sexophonie », qui n'est pas seulement un discours sur le sexe, mais la manière dont le sexe parle de lui-même, d'autrui et du monde ambiant.

Alors oui, on en arrive comme vous dites à la mutation des structures sociales globales. Ce qu'il faut encore ajouter, ce sont l'apparition de la société de consommation et la mondialisation de tous ces éléments, car les manifestations du sexe (vêtue sexy, vidéos, langage, musique, danse, comportements, etc.) sont devenues à peu près les mêmes partout dans le monde. Le modèle en est largement américain. Les médias mondiaux, sources de standardisation et de modélisation, en assurent partout la diffusion. Or, rien de tout cela ne serait possible sans la technique moderne. C'est là, au bout du compte, que résident les éléments fondamentaux qui font la spécificité du sexe. Mais rien qu'au seul niveau des moyens techniques, j'accorde une importance majeure à l'apparition du cinéma porno, et plus précisément encore à l'apparition du porno en tant que tel. Sur ce point, on ne pourra pas dire qu'il n'y a rien de nouveau dans le sexe...

C. T. : La crise de la sexualité spécifique à notre temps telle que vous la décrivez comporte plusieurs aspects. Nous ne retiendrons, dans le cadre de cette remarque, que ce qui touche à la personnalité de « l'homme nouveau », à la relation inter-humaine et à ce qui la corrompt. Il s'agirait d'abord, selon vous, parmi les indicateurs de la crise, des moyens nouveaux mis au service de cet homme pour assouvir sa volonté de toute-puissance et de toute-jouissance, notamment la procréatique et la reproductrice – sans parler des instruments comme les godemichets, prothèses, sex-toys, etc. – qui transformeraient de fond en comble la condition humaine. De même, la relation interpersonnelle, privée de ses dimensions symbolique et authentiquement charnelle, se réduirait à des combinatoires que régiraient des branchements visant à la performance et au « zéro défaut ». Enfin, le sexe apparaîtrait sous l'aspect d'une machine – articulant des rouages secrets représentant les organes « pertinents » du corps humain – fonctionnant, pour produire de la jouissance, selon toutes les figures de la consommation sexuelle, le couple, le trio, le quatuor, la partouze échangiste,

l'orgie... De ce fait, le sexe ne concernerait plus le corps vivant et entier, mais un assemblage d'éléments fonctionnant en système structuré comme un langage et armé d'une logique propre.

Mais c'est en poussant ce raisonnement à l'extrême et en considérant, comme vous le faites, que le sexe opère désormais comme « l'esprit absolu de Hegel ou le phallus de Lacan » (p. 270) en se servant des passions humaines pour réaliser ses fins que vous rencontrez l'obstacle sur lequel ont buté les sociologues structuralistes il y a une quarantaine d'années : envisager la structure ou le système d'un ensemble social comme fonctionnant selon sa propre dynamique en mettant entre parenthèses le rôle des acteurs individuels ou sociaux, leurs relations concrètes, leur capacité de créer par leurs affrontements de l'imprévu, de la discontinuité. Ce que vous semblez faire en hypostasiant le sexe.

D. F. : On peut dire, en effet, que j'« hypostasie » le sexe. « Hypostase » signifie justement, en grec, « ce qui est posé au-dessous ». En ce sens, le sexe peut être considéré comme un fond de décor pour le monde moderne, un fond de conscience pour l'homme d'aujourd'hui, un fond aussi en ce qui concerne son économie sous-jacente (celle qui opère, au niveau du désir, des besoins, de l'imaginaire). Sur ce point, je n'ai fait que prolonger *L'Histoire de la sexualité* de Michel Foucault. Que signifient les guillemets dont il a encadré « la sexualité » ? Le fait que la sexualité n'est devenue une entité à considérer comme telle, dont on peut enfin traiter globalement, qu'à la suite d'un long processus historique. Ce qui ne veut pas dire qu'elle n'existait pas auparavant, mais seulement qu'elle restait éparpillée à travers ses diverses manifestations (la procréation, l'amour, l'érotisme, la jouissance, le viol, la prostitution, etc.).

Mais parler d'« hypostase » ne suffira pas, car elle recèle une dimension de passivité, alors que le sexe se caractérise par son activité. On pourrait alors faire du sexe une « idéalité » au sens que lui donne Edmund Husserl, qui prend pour exemple la loi de la pesanteur. Or, cette loi, personne ne l'a jamais vue ! Elle ne constitue pas une entité à part parce qu'elle se confond avec toutes les réalités du monde qui lui sont soumises. Elle est donc aussi une réalité objective. Pour une part, il en va de même pour le sexe : il n'est pas isolable des manifestations qu'il suscite et inspire. Il ne se concrétise objectivement que lorsqu'il s'incarne, par exemple dans les « actes de sexe », qui constituent une sous-catégorie bien précise des actes sexuels.

À ce titre, on pourrait situer le sexe dans ce que Søren Kierkegaard appelle la « sphère esthétique », qu'il distingue de la sphère éthique et de la sphère religieuse pour caractériser les trois grandes modalités de l'existence humaine. Mais ce n'est pas exactement ça non plus. Un signe qui ne trompe pas, c'est qu'on ne parvient pas à incarner le sexe dans une figure-type. On a beau savoir la place qu'occupe le sexe dans la vie des présidents John F. Kennedy et Bill Clinton comme dans celle de Jean-Paul Sartre ou de Georges Simenon, nul ne songerait à faire de l'un ou l'autre l'« homme du sexe ». Alors

et de livres, mais aucun des personnages illustrant cette fonction ne s'est jusqu'à présent haussé au niveau du type.

N'étant ni sociologue ni structuraliste, j'ignore si je bute sur les mêmes obstacles qu'eux. Leurs difficultés sont liées au formalisme et à l'abstraction par lesquelles ils ont dû passer. Or, ce n'est pas du tout le cas du sexe tel que je l'analyse, car il n'y a rien de plus concret que lui ! Quand Claude Lévi-Strauss décrit les règles de l'échange des femmes, on ne voit aucune femme sortir de la brousse pour se conformer physiquement aux règles établies par lui. Alors que les « hardeurs » à l'œuvre

Il nous manque encore la référence adéquate qui permettra de préciser le statut du sexe. Pour la découvrir, il faut repartir de la manière dont se présente le sexe pur et dur, dans les films pornos, partouzes et autres modes d'expression : à savoir qu'il est tout entier régi par le principe d'extériorité. C'est par là que je reviens au début de votre question, qui évoque les multiples manières dont le sexe se lie à la technique. Mais il ne faudrait pas confondre technique et objets techniques. Que ces derniers soient bien plus perfectionnés qu'autrefois est un fait, mais ce n'est pas là l'essentiel. Ce sont des différences de degré et non de nature. Si l'on met définitivement au point les machines sensorielles permettant d'éprouver physiquement les relations que l'on pourrait entretenir avec un partenaire virtuel, que l'on peut supposer conformé à la perfection, alors oui, il y aura changement de nature, on passera à l'autosex. Mais il ne s'agit, là encore, que de changements au sein des objets techniques. Or, la technique diffère radicalement des objets techniques qui l'instrumentent.

Qu'est-ce alors que la technique ? Un « dispositif qui nous encadre », répond Martin Heidegger qui utilise, pour la désigner, le terme de *Gestell*, qui signifie « dispositif encadrant », aussi « truc » ou « machin » en sabir argotique. En d'autres termes, la technique est un système sans sujet qui nous embarque et nous instrumentalise. En ce sens, la technique est avant tout une certaine figure du monde, qui se concrétise à travers de multiples formes de systèmes sans sujet. Depuis ces analyses de Heidegger (que l'on retrouve dans le *Système technicien* de Jacques Ellul), le *Gestell* a fait des petits. Le sexe en est un.

Philosophiquement parlant, la filière qui permet de passer du corps-machine (avatar du corps humain) au corps du sexe est facile à repérer. C'est Julien Offray de La Mettrie, un médecin, qui a fait le relais : l'homme est réellement une machine (*L'Homme machine*, 1748). Et il en tire immédiatement les conséquences : c'est une machine faite pour produire de la jouissance, qui est la vérité du bonheur. Sade n'a donc rien inventé sur ce point. Mais les auteurs sont finalement secondaires, car il s'agit ici d'un mouvement de fond qui a progressivement envahi toute notre modernité depuis le xvii^e siècle. La mécanisation du sexe en est issue. Il nous suffit, aujourd'hui, d'observer comment il se pratique pour constater qu'il consiste essentiellement à connecter et brancher entre elles les parties du corps susceptibles de concourir à la jouissance, ce qui



Le Baiser. Auguste Rodin (1840-1917), Lyon, musée des Beaux-Arts.

qu'on le fait aisément pour le séducteur, incarné par Don Juan. Mais Don Juan n'est pas l'homme du sexe, il ne pense qu'à séduire fiancées ou femmes mariées. On est incapable d'incarner le sexe dans un sujet humain précis, identifiable, pour obtenir une figure-type. Le bovarysme a sa Bovary, mais le sexe n'a personne. L'homme de sexe n'est donc qu'un des avatars possibles de l'homme sans qualités de Musil. Il y a bien le baiseur, qu'on trouve aujourd'hui dans quantité de films

devant la caméra, comme ceux qui participent à une partouze, vont exécuter fidèlement, en engageant leur corps entier, les rituels du sexe. Ils vont ensuite reprendre leurs habits et leur existence habituelle. Le sexe en acte occupe effectivement la parenthèse découpée dans la vie. Mais, hors des actes de sexe, il y a les autres formes de manifestation du sexe. Mon objectif est d'en dresser l'épuration, sachant que, dans la vie des gens, tout est mêlé à des degrés divers.

implique l'apparition d'une combinatoire destinée à saturer tous les possibles. Comme elles ne sont pas à l'infini, le sexe est voué à tourner en rond, à compenser par la multiplication des partenaires, à tenter des expériences inouïes, même risquées.

C. T. : Un autre aspect de la crise de la sexualité résiderait, selon vous, dans la disjonction du sexe et de l'amour. L'amour aurait été totalement évacué de l'horizon du sexe, et cette dissociation coïnciderait avec la démocratisation et la mécanisation du sexe, l'expansion de la consommation de drogues, l'invasion de la musique techno, la vulgarisation du *pop-art* et la libéralisation du cinéma porno. Cette conjonction de facteurs refoule l'amour, nous en sommes d'accord, dans l'imaginaire ou le rêve, et laisse le terrain de la réalité au sexe, celui-ci constituant le plus court chemin qui conduit au plaisir, à la violence sado-maso, aux humiliations du viol, du tourisme sexuel, des tournantes dans les cités, etc. Cependant, cette descente aux enfers n'éteint pas le désir d'amour dans notre société, du moins c'est ainsi que j'interprète vos propos sur l'exigence d'unicité et de totalité de l'élection amoureuse, sur l'actualisation durable de toutes les potentialités de l'existence caractérisant le bonheur, sur la nécessaire reconquête de l'authenticité dans la relation et dans le regard sur l'intériorité de soi ou d'autrui.

Ce constat de la dissociation amour / sexe que vous placez au cœur de la crise contemporaine a été fait par des historiens qui l'ont située à diverses époques de l'histoire. Robert Muchembled (2005), par exemple, situe au *xviii^e* siècle, en Occident, la dissociation, d'une part, de la procréation et du plaisir et, d'autre part, de la pornographie et du sentimentalisme romantique. Peut-être y aurait-il alors plus de continuité que de rupture dans l'histoire de la sexualité et de l'amour en Occident.

D. F. : En ce qui concerne la disjonction du sexe et de l'amour, c'est l'aspect le plus évident de la crise actuelle de la sexualité. On retrouve également ici l'impact de la technique. Étant professionnellement engagé dans les questions d'éthique médicale, je n'avais qu'à me pencher pour me servir. Comme le dit la psychanalyste Monette Vacquin, on est passé brusquement d'une époque à une autre : de la question « Comment faire l'amour sans faire d'enfants ? » à la question « Comment faire des enfants sans faire l'amour ? ». Remarquons au passage qu'on a pu dire encore longtemps « faire l'amour », alors

que la formule adéquate, mais crue, est « faire du sexe ». Il est vrai que les mots ne font pas tout, mais ils sont révélateurs, et aussi porteurs.

Que certains historiens aient trouvé des formes antérieures de dissociation au *xviii^e* siècle, je crois y avoir déjà répondu. D'autres références me semblent bien plus significatives. Par exemple, le témoignage d'Anaïs Nin, à qui un mystérieux commanditaire a réclamé un ouvrage érotique. Il veut du sexe pur et dur, mais elle a du mal à s'y mettre. Elle en est encore au « faire l'amour », elle mélange encore sexe et érotisme. Elle finira par y arriver, mais en se forçant, c'est-à-dire en dépouillant le sexe de tout ce qui l'enrobait encore. Mais bien plus révélateur encore est le livre dont j'ai pris en fait la suite, en dehors des textes de Michel Foucault : *Le Nouveau Désordre amoureux* de Pascal Bruckner et Alain Finkielkraut. Comble de malchance, ce livre est paru un an avant la naissance de Louise Brown, premier bébé-éprouvette au monde. Or, un tel événement, peut-être la seule vraie révolution que l'humanité ait connue depuis Adam et Ève, ne pouvait pas ne pas avoir un impact considérable sur notre manière de nous représenter et de vivre la sexualité humaine.

Peu importe ici la chronologie, les chipotages sur l'avant et l'après, je retiens 1978 comme une date éminemment symbolique : celle du clivage décisif entre le sexe et le hors-sexe (à Béclière, René Frydman et Jacques Testart, « pères » d'Amandine, parlaient à ce propos de « déclencher le plan hors-sexe »). Dans l'imaginaire public, il y a eu alors une forme de cristallisation. Jean Bernard évoquait déjà ce phénomène qui se produisait aux États-Unis, où un million de jeunes gens s'étaient fait stériliser et avaient placé leur sperme en banque, pour plus tard, au cas où. Cela va bien plus loin que les faits que vous me citez sur l'expansion du sexe dans tous les azimuts.

Et l'amour, me direz-vous ? Qu'est-il devenu dans cette galère ? Je ne l'oublie pas. Il me semble qu'il a été la victime collatérale de ce clivage radical. On peut aussi comparer à un jeu de billard : une boule peut toujours venir en catapulte sur une autre. Or, qu'il s'agisse de sexe ou de hors-sexe, l'amour est mis de côté dans les deux cas, toujours dissocié de l'acte, fût-ce provisoirement. Mais il n'a pas pour autant disparu, vous avez raison. Tous les sondages, pour ce qu'ils valent, le démontrent, particulièrement chez les jeunes, les plus tentés par la « teuf », la drogue et le sexe. Mais cela n'empêche pas le clivage.

Les vies parallèles existent (une vie de sexe, une vie amoureuse). Il y a de la schizoïdie là-dedans.

Pour mettre tout cela au clair, je dirais que le sexe, l'amour et la procréation ont constitué jusqu'à nos jours trois cercles qui se recoupaient. Il y avait donc un lieu où l'amour, la vie sexuelle et la procréation coïncidaient. Mais il y avait aussi des parties non recoupées : c'est là qu'on trouvait la procréation sans l'amour, là ce qui relève en fait du sexe, hors de l'amour comme de la procréation. Mais ces parties non recoupées étaient néanmoins solidaires du cercle complet, ce qui suscitait des zones intercalaires, à des degrés divers. Aujourd'hui, la figure type selon laquelle nous avons trois cercles bien séparés, clos sur eux-mêmes, est non seulement possible mais réelle.

C. T. : Vous consacrez un long développement à la définition du statut de l'érotisme ou du « sexy ». Vous avez sans doute raison de qualifier l'érotisme comme « catégorie de l'entre-deux », position ambiguë entre le sexe pur et dur (« anti-érotique par essence et inesthétique par constitution ») et la négation de celui-ci. Comment tenir le sexe en respect sans cesser de se référer à lui ? C'est en discutant sur le corps féminin et sa supériorité érotique que vous donnez un début de réponse : les seins qui en constituent la marque la plus saillante et prédisposée à la visibilité concentrent une puissance érogène liée à l'ambiguïté de leur vocation qui est d'annoncer « le reste » (les parties génitales) sans l'exhiber ; d'où le trouble propice à l'éveil du désir. C'est bien là, pour vous, le statut de l'érotisme qui opère le passage de la nature – autrement dit de la nudité du sexe – à la culture, c'est-à-dire au jeu du vêtir-dévêtir, du montrer-cacher. En insistant sur ces aspects de l'érotisme, vous êtes indiscutablement dans le sillage de Georges Bataille que vous citez trop subrepticement. Mais on peut se demander si votre ample développement sur l'érotisme n'est pas surtout destiné à étayer votre dénonciation de la pornographie et de l'impérialisme du sexe... Vous avez tout de même négligé l'autre versant de l'œuvre de Bataille, magnifiant les fonctions subversive, libératrice, politique, de l'érotisme, auquel le surréalisme a apporté un souffle poétique et délirant (Tapia, 2007).

D. F. : L'érotisme est de tous les temps, puisque le désir sexuel l'est aussi. Il est spécifiquement humain, contrairement à ce que pourrait nous laisser croire le spectacle des parades amoureuses chez les animaux, parce qu'il n'est pas strictement

orienté vers la reproduction. Ni même, d'ailleurs, vers la relation sexuelle – qu'il peut et même doit accompagner pour éviter précisément la mécanisation du sexe. Or, si l'érotisme à lui seul procure de la jouissance, cela suppose néanmoins passage à l'acte. Mais il y a acte et acte ! L'érotisme se rapproche ici de la contemplation, qui est bien une activité mais ne produit aucune action extérieure. On pourrait ici invoquer ce que dit Kant du jugement esthétique : il mobilise et met en branle nos facultés, mais en laissant celles-ci tourner à vide, sans rien produire au dehors. L'érotisme associe donc sexualité et esthétique. Que l'érotisme « sexy » soit lié au sexe, comme ce qualificatif le suggère, est une évidence. Il suffit d'examiner la mode vestimentaire qualifiée de « sexy » pour en avoir la preuve, car elle est construite pour suggérer le corps du sexe. Mais, en même temps, elle en interdit l'accès, et c'est cette tension, cette contradiction, qui est la source de la jouissance qu'il procure. L'érotisme sexy nous autorise à contempler le menu, pas à entrer au restaurant pour le déguster (sauf si l'amour s'y met, auquel cas l'érotisme joue les prolongations). Il est, en effet, une catégorie de l'entre-deux. C'est pourquoi ses marges restent incertaines : à quelques nuances près, une tenue que l'on souhaite sexy peut virer d'un côté à la rigueur, de l'autre à la vulgarité.

J'ai cité Georges Bataille à propos de l'érotisme, mais je ne l'ai pas utilisé aussi longtemps que vous paraissez le souhaiter, parce qu'il m'a semblé qu'à l'époque où il est paru, en 1957, Bataille n'avait pas tous les éléments permettant de dissocier clairement le sexe et l'érotisme sexy. Quand il déclare que la beauté érotique est faite pour être profanée, il vise plutôt le sexe. Alors que la beauté sexy est faite pour être admirée. Mais Bataille a fait preuve d'une étonnante lucidité sur d'autres points, notamment dans sa critique des rapports Kinsey, qui traitent les faits sexuels comme des choses.

Que l'érotisme en général combine nature et culture est également une évidence. C'est pourquoi j'ai insisté sur l'exemple des seins, qui me paraît paradigmatique. Côté nature, il s'agit de glandes destinées à allaiter les bébés, sans plus. Il se trouve que, dans nos sociétés, les seins ont une haute valeur érotique (probablement par réaménagement, au tréfonds de notre psychisme, de cette relation nourricière primitive). Mais, comme ce n'est pas le cas de toutes les époques et de toutes les civilisations, même aujourd'hui encore, cet exemple illustre à merveille comment

le basculement de la même réalité anatomique dans un sens ou dans un autre dépend de la culture. C'est vrai de la totalité du corps humain, à l'exception remarquable des organes sexuels.

Pour en revenir à mes analyses de l'érotisme sexy, elles me servent effectivement à montrer que le sexe comme idéal-type est antiérotique. Sur ce point, j'enfonce des portes grandes ouvertes ! La preuve par ce qui se dit chez certains réalisateurs de productions pornos (en particulier chez les réalisatrices), à savoir qu'il convient d'y remettre de l'érotisme. Pour reprendre Bataille, on pourrait dire que le porno a tellement insisté sur la profanation de la beauté des femmes qu'il a exclu sa célébration érotique.

Si l'on fait le bilan, je dirais que toute cette affaire relève de la contradiction qui est si fréquemment à l'œuvre dans nos affaires humaines. À ceux qui font de l'érotisme sexy un pousse-au-sexe, je répondrais comme vous qu'il remplit une fonction proprement libératrice. Il peut même servir de test sur ce point, ne serait-ce qu'*à contrario*. Quand les filles des cités à problèmes sont contraintes de s'attifer n'importe comment pour glisser discrètement à travers les mailles de l'oppression machiste, alors qu'elles aspirent à suivre la mode de leur âge, elles démontrent qu'elles ne sont pas reconnues comme des personnes à part entière, donc comme des femmes. J'ai écrit quelque part que le voile des femmes était le préservatif des yeux – ceux des hommes, bien sûr. En ce sens, l'érotisme sexy chez les femmes suppose et conforte l'éducation du désir masculin. C'est le bon côté de la dimension subversive de l'érotisme.

C. T. : Votre ouvrage s'achève par une réflexion sur les identités sexuelles, laquelle converge avec beaucoup de travaux interrogeant la construction de l'identité hétérosexuelle et montrant la discordance existant entre le sexe d'assignation reposant sur des bases biologiques et morphologiques et le genre relevant d'une problématique psychosociologique. Vous proclamez sans ambages, mais non sans raison, la fin du dimorphisme sexuel du fait de l'émergence des « sexes intercalaires ». Mais n'allez-vous pas trop loin en décrétant l'alignement du rapport hétérosexuel sur le rapport homosexuel masculin (conséquence de la contraception qui déconnecte la sexualité et la fécondité) et en interprétant cette évolution comme un argument de plus à l'appui de votre thèse sur la mécanisation du sexe ? De plus, n'y a-t-il pas divergence entre cette position et les thèses « culturalistes » et

constructivistes condensées dans la formule paradigmatique de Didier Eribon, parodiant Simone de Beauvoir, « *On ne naît pas homosexuel, on le devient en construisant dans sa propre histoire une subjectivité homosexuelle* » (p. 341) ?

Reprocheriez-vous à vos lecteurs de trouver parfois dans votre discours des accents idéalistes, parfois un ton de pamphlétaire semblant condamner l'hédonisme contemporain et l'aspiration à l'accomplissement de soi ?

D. F. : Vous me posez en fait deux questions. Pour la première, est-ce que je vais trop loin ? Ma réponse est que je vais en effet au plus loin qui soit, donc à la limite du possible, puisque je décris un idéal-type. Les gens qui parviennent à en incarner un sont rarissimes. Même Catherine Millet n'y est pas parvenu, à entendre ce qu'elle a déclaré et publié après la parution de *La Vie sexuelle de Catherine M.* Mais en poussant à la limite la logique du sexe, j'en suis venu, en effet, à poser le problème des identités sexuelles autrement qu'on ne le fait couramment. Le rapprochement entre rapport hétérosexuel stérilisé et rapport homosexuel masculin n'est pas de moi : je l'ai trouvé dans *Le Nouvel Ordre amoureux* de Pascal Bruckner et Alain Finckelkraut. Quelques décennies plus tard, il trouve son plein sens dans les témoignages que j'ai découverts dans le courrier des lecteurs des magazines à tendance sexe.

La diffusion de la sodomie dans les relations entre hommes et femmes nous oriente dans la même direction : celle de la neutralisation de la différence des sexes engendrée par la mécanisation du sexe. S'il faut et s'il suffit d'emboîter des organes sexuels dans les sites anatomiquement adéquats, alors on peut affirmer qu'à la limite « le sexe n'a pas de sexe ».

Vous me demandez si je n'entre pas alors en contradiction avec les thèses culturalistes concernant l'homosexualité. Mais, pour qu'il y ait contradiction, encore faut-il admettre que ces thèses sont justes ! Or, même s'il y a là une part de vérité, elles sont insuffisantes. Elles relèvent d'abord d'une conclusion hâtive : sachant que les ratés de la sexuation sont rares (qu'ils soient d'ordres génétique, gonadique, anatomique ou autre), alors que le pourcentage d'homosexuels dans la population est d'au moins 7 %, il faut expliquer par la culture ce que n'explique pas la nature. On escamote alors ce fait de base, à savoir que l'on naît quand même mâle ou femelle. Puis, on fait comme si cette donnée n'avait qu'une importance subalterne pour nous expliquer que la « nature » ou essence de

la femme n'est qu'une construction historique produite par le machisme masculin. Là encore, il y a du vrai. Mais on voit déjà que l'histoire collective, étalée sur des siècles, est un facteur autrement lourd que la « construction subjective » de son identité sexuelle dans le cadre limité d'une histoire individuelle. Et, dans ce cadre-là, il faudrait aussi prendre en compte la formation du psychisme dans le rapport de l'enfant à ses parents, et tout particulièrement à sa mère. Les recensions du *Journal de deuil* de Roland Barthes, actuellement publiées dans la presse, vont exactement en ce sens (en résumé : on ne peut pas avoir d'autre femme dans sa vie que sa mère).

J'observe que les termes d'« homosexuel » et d'« hétérosexuel » sautent par-dessus la sexualité, qui fait l'individu mâle ou femelle, pour caractériser uniquement un type de relation sexuelle : entre personnes de même sexe ou, au contraire, de sexe opposé. On confirme cette réduction en parlant également d'« option » sexuelle et même de « goût » sexuel. J'observe également que l'on ne parle d'« hétérosexuel » que par référence à l'homosexuel, comme opposé à l'homosexuel, ce qui suggère que l'hétérosexualité n'est qu'une option sexuelle parmi d'autres possibles, et non

l'accord spontané entre la sexualité, le sexe et les pratiques sexuelles, qui n'a nul besoin de dénomination de ce genre pour se dire. Tout cela réuni nous incline à penser que ces deux déterminations, et les discours qui vont avec, s'inscrivent déjà largement dans la sphère du sexe, dont la logique minore, voire abolit tendanciellement, les distinctions entre mâle et femelle, homme et femme.

Je ne crois absolument pas que je condamne l'hédonisme contemporain et l'aspiration à l'accomplissement de soi. Ce que j'affirme, c'est que ce n'est pas dans le sexe qu'on le trouvera. Le plaisir est une chose trop importante pour être abandonnée à ceux qui le confondent avec le spasme, de même que le désir est trop précieux pour l'homme pour être réduit à une excitation sexuelle compulsive. On « s'éclate » certainement dans le sexe, on ne s'y épanouit pas humainement. Comment pourrait-on s'y épanouir alors que le partenaire de sexe n'est pas un autre reconnu comme tel, mais un simple instrument, un objet consommable, jetable après usage ? Et s'il était épanouissant, comment expliquer que ceux qui se sont retrouvés piégés par lui le considèrent comme une addiction, dont il faut se libérer à tout prix ? ■

Bibliographie

Bataille G., 1957, *L'Érotisme*, Paris, Pauvert.

Corbin A., 2008, *L'Harmonie des plaisirs*, Paris, Perrin.

Folscheid D., 2002, *Sexe mécanique*, Paris, La Table Ronde.

Haroche C., Tapia C., 2008, « Les sens, les sentiments, la personne hyperindividualiste », *Le Journal des psychologues*, 258 : 72-77.

Muchembled R., 2005, *L'Orgasme et l'Occident*, Paris, Le Seuil.

Tapia C., 2007, « L'érotisme au cinéma », *Connexions 87 (1)* : 43-65.